

La femme dans la société viéwo précoloniale du XVIII^{ème} à la fin du XIX^{ème} siècle

Harouna OUATTARA
Enseignant-chercheur
École Normale Supérieure de Koudougou
harounaouattara84@gmail.com

RASS. Pensées Genre. Penser Autrement. VOL I, No 1 (2022)

Résumé

L'organisation des Viévon est telle que chaque composant de la société joue un rôle bien déterminé. Dans cette répartition des tâches, la femme viéwo a occupé une place très importante dans l'animation de la vie politique, économique et socio-culturelle. Cependant, il faut noter que ces fonctions assignées à la femme viéwo ont évolué dans le temps et ceci suivant le dynamisme de la société elle-même. C'est pourquoi, nous avons estimé qu'il est important de mener une étude sur le rôle que la femme viéwo a joué dans cette société au cours du XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle. Ainsi, à travers l'analyse des sources, notamment orales, nous examinerons d'une part le rôle de la femme viéwo dans le domaine économique et d'autre part sa contribution sur le plan politique et socio-culturel.

Mots clés : femme viéwo, rôle, trésor familial, matrilignage, Burkina Faso.

Abstract

The organization of the Viévon is such that each component of society plays a well-defined role. In this distribution of tasks, the viéwo woman occupied a very important place in the animation of political, economic and socio-cultural life. However, it should be noted that these functions assigned to the viéwo woman have evolved over time and this according to the dynamism of society itself. This is why we considered it important to carry out a study on the role that the viéwo woman played in this society during the 18th and 19th centuries. Thus, through the analysis of sources, particularly oral, we will examine on the one hand the role of the viéwo woman in the economic field and on the other hand her contribution on the political and socio-cultural level.

Keywords: *viéwo woman, role, family treasure, matrilineage, Burkina Faso.*

Introduction

Les *Viévon* constituent une minorité ethnique de l'Ouest de l'actuel Burkina Faso, situés au Sud-est de Bobo-Dioulasso. Plus connu sous le nom de *Vigué* dans la littérature écrite, leur pays s'appelle le *Viguéra* et leur parlé est le *Viémon*, une langue de la famille voltaïque (H. Ouattara, 2021 : 222-223). La carte ci-dessous permet de situer leur aire de peuplement sur le territoire de l'actuel Burkina Faso. Ils ont constitué au cours de leur évolution, une société segmentaire avec une chefferie dont la capitale fut Karangasso.

Dans cette société la répartition des tâches fut telle que chaque composant avait sa pierre à apporter dans l'œuvre de construction. La femme *viéwo* n'est pas restée en marge de cela. C'est pourquoi, nous avons opté de mener une réflexion sur le rôle de celle-ci dans le développement du *Viguéra* entre le XVIIIème et la fin du XIXème siècle. Autrement dit, quelle a été la place de la femme dans la société *viéwo* du XVIIIème à la fin du XIXème siècle ?

Pour analyser cette problématique nous avons exploité des sources, notamment écrites et surtout orales. Pour les documents écrits, ce sont des sources secondaires constituées surtout d'ouvrages généraux que nous avons exploités. Celles consacrées à l'histoire des *Viévon* sont très peu nombreuses et n'évoquent pas suffisamment la problématique étudiée. Concernant les sources orales, notre démarche a consisté à répertorier tout ce qui, dans les documents oraux, peut nous permettre d'éclairer tel ou tel aspect du fait étudié. Pour collecter les données nécessaires à l'étude de cette problématique, nous nous sommes inspirés des expériences de nos aînés, en la matière (J. Vansina, 1961 : 163 et G.Y. Madiaga, 1978 : 15). Dans la pratique cela a consisté à collecter les informations nécessaires auprès des personnes ressources suivant un guide d'entretien libre et dynamique établi à cet effet (F. Dépolteau, 2010 : 278). Le choix des informateurs, guidé par l'obtention d'informations de qualité, a tenu compte de plusieurs facteurs dont la personnalité et le statut social de l'informateur.

L'ensemble des informations ainsi réunies, ont été traitées suivant une méthode analytique et comparative. Cela nous a permis d'obtenir des ressemblances et des divergences et de retenir les informations dignes de sources pour l'histoire (J. Ki-Zerbo, 1978 : 6).

L'analyse des sources nous a permis de comprendre que la problématique telle que formulée n'a pas été suffisamment scrutée par les productions scientifiques antérieures. De ce fait, nous pensons que cette étude nous permet de contribuer à l'approfondissement de nos connaissances sur le passé des civilisations antiques de l'actuel Burkina Faso et en partant de

celles de l’Afrique de l’Ouest. Pour cela, la réflexion est axée sur deux (02) principaux points. Il s’agit d’examiner le rôle économique de la femme dans la société *viéwo* précoloniale d’une part et d’autre part sa contribution politique et socio-culturelle.

Carte 1 : Situation géographique des Viévon au Burkina Faso et dans la région de Bobo-Dioulasso



1. Le rôle économique de la femme dans la société *viéwo* précoloniale

Sur le plan économique, la femme *viéwo* a joué un rôle très capital. Elle constituait avec les enfants une force productrice au niveau des différents secteurs d’activité économique de son époux, contribuait à l’augmentation du trésor familial de son matrilignage et au développement de certaines activités artisanales.

1.1. La contribution de la femme *viéwo* dans l’augmentation de la productivité

La femme *viéwo* a joué un rôle de force productrice dans la mesure où dans cette société, la division sociale du travail a réservé un certain nombre de tâches à celle-ci. Il s’agit entre autres de l’ensemencement du champ de son époux, du vannage et du transport de ses produits agricoles. En effet, dans plusieurs sociétés antiques de l’Afrique de l’Ouest, le

défrichage et le labour des champs étaient des prérogatives des hommes alors que les semailles étaient du ressort des femmes ainsi que le vannage des produits agricoles. Cependant, les tâches de transports des récoltes des lieux de production aux magasins (greniers) étaient parfois assurées collectivement par les hommes et les femmes¹.

En outre, la femme *viéwo* contribuait à l'augmentation du trésor familial de son matrilignage car elle mettait en profit les temps libres dont elle disposait pour entreprendre des activités génératrices de revenu. Il s'agit par exemple de l'exploitation d'un champ privé que les *Viévon* appellent le *wékoro* (qui signifie littéralement, le champ des femmes). Dans cette exploitation la femme *viéwo* cultivait des espèces telles que le mil, le sorgho, le maïs et le poids de terre². La vente de ces cultures leur permettait d'avoir des revenus dont elle mettait une partie à la disposition de ses frères afin d'augmenter le trésor familial de son matrilignage. Ce trésor familial jouait un rôle très important dans la société *viéwo*. Il servait par exemple à acheter des esclaves afin d'accroître non seulement l'importance numérique des membres du matrilignage mais aussi sa force productrice³. Cette dernière contribuait ainsi à améliorer la productivité dans les différents secteurs d'activité du pays *viéwo* tout comme dans d'autres civilisations antiques de l'Afrique de l'Ouest. Ce fut le cas dans l'aire culturelle *tusian* où la fonction de l'esclave était essentiellement économique (S.F.A. Coulibaly, 2021 : 118).

Ce trésor familial servait aussi à régler les dettes du matrilignage. En cas de condamnation d'un membre du matrilignage à la suite d'un délit, c'est dans ce trésor familial que le chef du matrilignage prélevait pour payer les pénalités et les dépens⁴. Celui-ci constituait aussi un héritage dont l'importance faisait le prestige social du matrilignage. En effet, dans l'imaginaire social de cette société le prestige, la gloire et toute autre considération que le *viéwo* accordait à un chef de matrilignage et par ricochet à la structure sociale elle-même étaient fonction de l'importance de l'héritage légué à sa postérité. Ainsi, à la mort de certains chefs de lignage, il était courant d'attendre que « *telle personne a vécu dignement au regard de l'importance de l'héritage qu'elle a légué à sa postérité*⁵ » ; ou encore « *les*

¹ OUATTARA (N). Madina (Karangasso), le 28/12/2015 ; OUATTARA (B). Karangasso, le 24/08/2017 ; OUATTARA (B). Kona le 30/08/2018 et OUATTARA (M). Dérégouan le 24/08/2019.

² En plus de ces plantes, la femme *viéwo* cultive dans cette exploitation d'autres espèces qui concourent à la préparation de la sauce pour l'alimentation de la famille. Il s'agit notamment du gombo, de l'aubergine africaine, de l'oseille et du haricot.

³ OUATTARA (B). Kona le 30/08/2018 ; OUATTARA (A). Kokora, le 31/08/2018 et OUATTARA (M). Dérégouan le 24/08/2019.

⁴ OUATTARA (N). Madina (Karangasso), le 28/12/2015 et OUATTARA (B). Karangasso, le 24/08/2017.

⁵ OUATTARA (A.) et OUATTARA (D). Kokora le 31/08/2018.

funérailles d'une telle personne ont été sublimes au regard des somptueuses dépenses assurées par sa postérité et de l'importance de son héritage⁶ ».

Quant aux restes des revenus de la vente des produits issues de l'exploitation privée de la femme, celle-ci les gardait par devers elle à d'autres fins. Parmi ceux-ci, il y a le fait qu'elle pouvait utiliser ce reste pour venir en aide à son époux en cas de besoin. Elle gardait aussi parfois une partie de ce reste comme héritage afin de rendre ses funérailles glorieuses.

L'exploitation de ce champ privé permettait également à la femme *viéwo* de contribuer à l'amélioration des conditions alimentaires de sa famille nucléaire. En effet, ce qui convient d'appeler dans ce monde contemporain d'argent de popote était autrefois assuré par cette dernière à travers la production des espèces concourant à la préparation de la sauce pour l'alimentation de la famille⁷. En prenant en compte le lourd poids de celui-ci sur les hommes, notamment ceux du milieu urbain, du monde d'aujourd'hui, nous pouvons admettre que la femme *viéwo* a joué un rôle économique non négligeable. Cette contribution économique de la femme dans les sociétés antiques de l'Afrique de l'Ouest a été aussi souligné par certains auteurs dont L. Tauxier (1917 : 142-147) et S.F.A. Coulibaly (2021 : 121). D'après le second, par exemple :

« la femme aménageait aussi une petite surface où elle cultivait pour elle-même du sésame, des arachides ou des légumineuses comme le haricot et le niébé. Elle pouvait aussi cultiver l'oseille et le gombo qu'elle utilisait pour la sauce pendant la saison des pluies tout en faisant sécher une partie en guise de provisions pour la saison sèche. Elle gérait ses récoltes à sa guise (...) Cela participait de leur autonomisation financière. »

Nous pouvons aussi rappeler le cas de Madjéma Ouattara qui aurait eu d'énorme richesse avec laquelle elle aurait acquis des esclaves et des armes, toute chose qui lui aurait permis de jouer un rôle important dans la vie économique et socio-politique du royaume du Gwiriko (R.P.J. Hébert, 1995 : 512).

En plus de la production agricole, la femme *viéwo* contribuait à l'amélioration des conditions alimentaires de son foyer à travers la production halieutique. En effet, la pêche en pays *viéwo* est à majorité exercée par les femmes pendant la saison sèche au moment de la décroissance. Les poissons obtenus par la femme au cours de ses séances de pêche permettaient d'assaisonner la sauce de sa famille et épargnaient ainsi son époux des dépenses liées à cela.

⁶ OUATTARA (P). Djosso, le 11/06/2017 ; OUATTARA (B). Kona le 30/08/2018 ; OUATTARA (A). Kokora, le 31/08/2018 et OUATTARA (M). Dérégoan le 24/08/2019

⁷ OUATTARA (N). Madina (Karangasso), le 28/12/2015 ; OUATTARA (B). Karangasso, le 24/08/2017 ; OUATTARA (B). Kona le 30/08/2018 et OUATTARA (M). Dérégoan le 24/08/2019.

Tout compte fait, la femme *viéwo* a contribué à l'amélioration de la productivité dans les différents secteurs d'activités économiques du pays et à l'augmentation du trésor familial de son matrilignage. Elle a aussi contribué au développement de l'artisanat, notamment à travers son savoir-faire.

1.2. La contribution de la femme *viéwo* dans le développement de l'artisanat.

Dans la société *viéwo* d'antan, la femme a joué un rôle très important dans son développement si nous considérons l'artisanat comme étant cette activité de transformation des matières premières qu'en bien de consommation. Cette activité constituait aussi une véritable source de revenus pour la femme *viéwo*. En tant qu'actrice principale de certains types d'industrie, celle-ci a fortement contribué au développement de l'artisanat et par ricochet à celui de l'économie *viéwo*. En effet, des métiers d'art comme la poterie, le tissage (dans son volet égrenage et filage), la préparation de la bière de mil (le dolo), la fabrication de la moutarde africaine (*sumbala*) et du beurre de karité n'auraient connu des jours glorieux sans l'immense apport de la femme *viéwo* quand nous savons que ces activités étaient purement féminines⁸. Ces produits participent non seulement à la satisfaction des besoins socio-économiques de la population *viéwo*, à l'amélioration des conditions alimentaires mais aussi à l'animation de l'activité commerciale à travers la vente de ces derniers (H. Ouattara, 2021 :270-281). Cette contribution de la femme dans le développement de l'artisanat et dans l'animation du commerce dans les sociétés d'antan ouest africaine a été aussi soutenue par L. Tauxier (1917 : 169-17).

De ce qui précède, il faut retenir que dans la société *viéwo* précoloniale la femme a joué un rôle économique déterminant à travers sa contribution dans l'amélioration de la productivité, au développement de l'artisanat, dans l'animation de l'activité commerciale et dans l'accroissement du trésor familial. En plus de ce rôle économique, la femme *viéwo* a également contribué à l'animation de la vie politique et socio-culturelle.

2. Le rôle politique et socio-culturel de la femme dans la société *viéwo* précoloniale

Dans la société *viéwo* d'antan la femme a joué d'importants rôles aussi sur le plan politique que socio-culturel.

⁸ OUATTARA (N). Madina (Karangasso), le 28/12/2015 ; OUATTARA (B). Karangasso, le 24/08/2017 ; OUATTARA (B). Kona le 30/08/2018 et OUATTARA (M). Dérégouan le 24/08/2019.

2.1. Le rôle politique de la femme *viéwo* d'antan

Dans la société *viéwo* précoloniale, la femme participait à la gestion de la cité non seulement en tant que chef d'une structure sociale mais aussi en tant que conseillère. En effet, la vie politique dans la société *viéwo* d'antan était animée par divers types de chefs dont ceux de l'État *viéwo*, du matriclan, du patriclan, du matrilignage, du village etc. Dans ces différents domaines d'exercice du pouvoir politique, la femme *viéwo* qui remplissait les conditions d'âge pouvait être plébiscité aux fonctions de chef du matriclan ou du matrilignage car le mode successoral dans ces types de chefferies est la primogéniture. Et au cas où ce matrilignage avait un domaine foncier alors la femme, à qui est dévolue les fonctions de chef de cette structure sociale, devenait ainsi cheffe de terre et gérait les biens fonciers suivant le droit coutumier. Ainsi considérée, elle était écoutée et ses décisions qui faisaient force de lois étaient exécutées par ses membres.

Dans l'évolution politique des *Viévon*, il ressort de certaines traditions que des femmes se sont très bien illustrées dans la gestion de ce type de chefferie. Ce fut l'exemple de *Gbèntè Farma* qui aurait été une bonne cheffe à la tête du matrilignage de *Djossovon*. En effet, selon les informations recueillies le règne de cette dernière aurait été marqué par une prospérité économique et une stabilité politique jamais égalité au sein de cette structure sociale. Mieux, nos informateurs mettent à son actif certaines acquisitions foncières à travers diverses stratégies⁹. Et cela aurait permis à son matrilignage d'être le plus grand propriétaire terrien en pays *viéwo*¹⁰. D'autres exemples de bonne gestion de la chefferie de terre par une femme dans la société *viéwo* nous sont fournis par H. Ouattara (2021 : 86). Cependant, dans ce cas, celle-ci était assistée d'un homme qui se chargeait des différents rites car le droit coutumier leur interdisait cela.

En outre, dans l'évolution politique des *Viévon* certaines femmes se seraient illustrées à travers de hauts faits. Dans ce cas, il convient de rappeler l'exemple de la sœur de Kouré dont l'action de cette dernière aurait contribué à la prospérité socio-politique du pays *viéwo* sous le règne de son frère qui fut le troisième chef de l'État¹¹. La contribution de la femme à la gloire et au faste de certains chefs dans l'exercice du pouvoir politique fut un fait commun à un bon nombre des civilisations antiques de l'Afrique de l'Ouest.

⁹ OUATTARA (B). Karangasso, le 24/08/2017 ; OUATTARA (B). Kona le 30/08/2018 et OUATTARA (M). Dérégouan le 24/08/2019.

¹⁰ OUATTARA (S). Lèguè, le 23/03/2011 ; OUATTARA (B.) et OUATTARA (M). Kokara, le 27/ 12/2018.

¹¹ OUATTARA (N). Madina (Karangasso), le 28/12/2015 et OUATTARA (B). Kona le 30/08/2018.

Dans cette logique, nous pouvons rappeler l'exemple de Soundjata Keïta dans l'empire du Mali qui doit sa victoire à la bataille de Kirina en 1235 face à l'invincible roi de Sosso, Soumahoro Kanté. En effet d'après les traditions, Soundjata dans le but de venir à bout de son adversaire, redouté pour sa magie, offrit sa sœur nommée Méniamba Souko dite Sogolon Kolonkan en mariage au terrible Kanté avec pour mission spéciale de lui ravir le secret de son invulnérabilité aux flèches ennemies. Lors de la nuit des noces, Sogolon ayant conditionnée la consommation du mariage par la découverte du secret de son bien-aimé apprend que celui-ci ne pouvait être tué que par un ergot de coq de plumage blanc (J. Ki-Zerbo, 1978 : 132-133).

Nous avons aussi l'exemple de Nâba Roobo dans le royaume *moaga* de Busma qui doit ses qualités d'homme invincible grâce à une femme, *Pānga*, considérée comme étant l'artisan de ses victoires notamment celle sur Ris-Yam (M. Halpougou, et alii (dirs), 2012 : 99-100). Nous pouvons également rappeler le cas du pays *gan* dans le Sud-Ouest de l'actuel Burkina Faso. En effet, d'après M. Père (1993 : 33), la source du pouvoir politique dans cette société est due à une femme, la reine Téné Farama, et mieux qui aurait régné à la tête de la chefferie *gan* au cours du XVIIème siècle.

Un autre exemple nous est fourni par l'histoire guerrière des *Jula* du Gwiriko. D'après les sources écrites consultées, lors de la bataille de Bama qui avait opposé les autorités du Kéné Dougou aux peuples coalisés du royaume du Gwiriko les seconds sont venus au bout des premiers grâce à l'action d'une femme albinos. En effet, après avoir subi de lourde défaite durant sept (07) jours d'intense combat et à un moment où la victoire leur était incertaine les *fama* (les autorités) du Gwiriko parvinrent à introduire dans le camp du Kéné Dougou cette femme qui « *ressemblait comme deux gouttes d'eau à l'épouse du roi Tiéba* », d'après l'expression utilisée par S. Sanoko (1998, p. 39). Cette dernière réussit ainsi à empoisonner le plat fonio du roi, qui après l'avoir mangé mourut en Janvier 1893 (M. Guilhem, S. Toé, et J. Hébert, 1962, : 2).

Toujours dans cette société *jula* du Gwiriko, c'est également grâce à la contribution d'une femme au risque de sa vie, Madjéma Ouattara, avec celle de l'imam Sadiki Sanou que la ville de Bobo-Dioulasso a pu s'échapper de l'invasion samorienne (R.P.J. Hébert, 1961 : 46-47). Mieux, elle aurait joué un rôle de renseignement auprès des *fama* du Gwiriko sur les agissements des *Bobo-Jula*, des *Bwabwa* et faisait aussi office de conseillère (R.P.J. Hébert, 1995 : 512-515 et D. Traoré, Sd, : 21).

En plus de cela, la femme *viéwo* confère à l'homme son caractère masculin et lui permet d'être considéré comme tel. Ainsi, la sagesse d'un homme et le degré de considération qu'il a dans la société *viéwo* dépendent de son statut matrimonial. C'est pourquoi, certains secrets de la vie politique et socio-culturelle restaient méconnus des célibataires dans cette société. C'est dans cette logique qu'il faut comprendre ce proverbe selon lequel « *derrière un grand homme se cache une femme*¹² ».

De toute évidence, la femme dans la société *viéwo* d'antan a participé dans la gestion de la cité à travers ses fonctions de cheffe de matrilignage, de son rôle de conseillère et de sa partition dans la responsabilisation de l'homme. En plus de ces contributions dans le domaine politique, la femme *viéwo* a aussi joué sa partition dans le développement socio-culturel de ce groupe social.

2.2. Le rôle socio-culturel de la femme dans le *Viguéra* précolonial

Dans le domaine socio-culturel, la femme *viéwo* a joué un rôle non négligeable. Elle a joué un rôle de premier plan dans certaines manifestations culturelles liées à la religion du terroir. En effet, dans le cadre de l'observation des rites au *Viguéra* précolonial, la répartition des tâches est telle que chaque catégorie sociale a un rôle indispensable bien déterminé à jouer. Pour mieux étayer nos propos prenons l'exemple du *Yèso* et du *Musocaira-tchéyé*. Il est important de rappeler toute de suite que, quel que soit le type de culte lié à la religion du terroir, aucun ne peut être observé sans la bière du mil (le dolo) dont la femme fut l'unique productrice en pays *viéwo*. En rendant ainsi obligatoire cette bière du mil dans l'observation des pratiques de la religion du terroir, la société *viéwo* a montré par ce fait le rôle essentiel de la femme¹³.

Ensuite pour ce qui est du cas du *Yèso*, il s'agit du culte de la déesse terre du village. Il se tient de façon triennale et est organisé par les autorités coutumières du village concerné (H. Ouattara, 2021 : 201-204). Cette pratique qui est observée dans tous les villages coutumiers de l'aire culturelle *viéwo* sert aussi lieu de funérailles.

Le rôle de la femme dans l'observation de cette pratique se situe à deux niveaux : d'abord, elle est la principale actrice de la première étape liée aux funérailles. En effet, le premier jour de celle-ci est marqué par l'observation d'une cérémonie dite de *djoujorɔ* assurée

¹² OUATTARA (M). Dérégouan le 24/08/2019.

¹³ OUATTARA (S). Lèguè, le 23/03/2011 ; OUATTARA (N). Madina (Karangasso), le 28/12/2015 ; OUATTARA (B). Kona le 30/08/2018 ; OUATTARA (B.) et OUATTARA (M). Kokara, le 27/12/2018 et OUATTARA (M). Dérégouan le 24/08/2019.

par les femmes, notamment les vieilles. Ces dernières se retrouvent sous un hangar constitué à cet effet. Chaque *Mabarɔ* (patrilignage) du village ayant été endeuillé les deux dernières années est représenté par une vieille femme. Ces représentantes viennent chacune avec une canne, symbolisant la dépouille mortelle du défunt. Elles procèdent alors à une cérémonie appelée en *viémon*, *yan'nèrèyon* qui se traduit littéralement par "le levage de la bouche". C'est une sorte de rituel consistant à tremper la canne représentant la dépouille mortelle dans une poterie contenant la bière de mil (H. Ouattara, 2021 : 201-202). En confiant cette tâche à la femme, la société *viéwo* a ainsi contribué à la rendre indispensable dans la pratique de ce rite lié à la religion du terroir. L'observation du *Yèso* mobilise aussi de nombreuses personnes dont il faut assurer leur alimentation durant toute la période. À ce niveau, c'est encore à la femme que la société *viéwo* a confié cette immense tâche.

Le *Yèso* dans sa seconde phase prend l'allure d'une fête marquée par la sortie des masques. Au cours de cette étape, il est organisé des danses au rythme des tambours. Les artistes-musiciens qui sont sollicités pour animer cette étape se font aidés par des femmes comme l'indique la photographie ci-dessous. En effet, ce sont elles qui sont chargées de moduler en chœur le message véhiculé par le son des instruments de musique afin de mieux contribuer à l'également des participants.

Photo 1 : artiste-musicien assisté par une femme



Source : prise par Harouna OUATTARA le 31 Mars 2018 à Karangasso.

Pour ce qui est du *Musocaira-tchéyé* (c'est-à-dire la femme est devenue un homme), il faut noter que c'est un rite purement féminin¹⁴. Il est observé pendant la saison sèche, généralement entre janvier et mi-mars, lorsqu'une femme perd la vie ainsi que son bébé au ventre suite à des complications d'accouchement durant l'année antérieure dans l'aire culture *viéwo*. Il est suivi dans tous les villages du *Viguéra* et concerne uniquement les femmes mariées. Elles se rassemblent chez la doyenne du village et chacune se vêt d'une tenue de son conjoint. Elles font trois (03) fois le pourtour du village en chantant en chœur et avec machette ou couteau en main. L'une de leurs mélodies est le suivant : *musocaira-tchéyé kaba kō deti woro mini woro*. Cela peut être traduit par : la femme s'est masculinisée, quelle

¹⁴ Nous sommes sous informé des origines de ce rite à cause de sa nature mais l'expression utilisée par le nommer nous autorise à penser qu'il serait importé du monde jula. Cela est d'autant probable quand nous savons qu'un tel rite existe chez les Jula du Kpombougou (un quartier de Bobo-Dioulasso). Voir OUATTARA (I) et OUATTARA (K). Kpombougou (Bobo-Dioulasso), le 06/05/2019.

stupéfaction ! quel avenir pour l'humanité s'il n'y a pas d'accouchement ? Elles font leur toilette à la fin de la cérémonie et chacune d'elle rejoint son domicile. La même cérémonie doit être reconduite durant quatre (04) jours et la dernière cérémonie est marquée par la sortie des masques produits par elles. Ces derniers sont sensés apporter des bénédictions pour non seulement une forte fécondité au *Viguéra* mais aussi pour que la grossesse des femmes ayant participées à ce rite puisse arriver à bon terme.

Au cours de ce rite, aucun homme ne doit participer ni être aperçu au risque de subir un malheur pouvant aboutir à sa mort. C'est pour parer à de telle situation que les femmes, notamment leur doyenne informent les hommes à travers le chef du village une semaine à l'avance. Le jour venu, elle leur fait un rappelle le matin avant de commercer le rite. L'objectif de ce rite est de conjurer à tous malheurs liés à la fécondité.

La prérogative de l'organisation d'un rite accordée à la femme n'est pas propre seulement au société *viéwo* car d'autres en Afrique de l'Ouest d'antan en ont fait autant. Il s'agit par exemple des cas des Yorubas du Nigéria, des Baoulé de la Côte-d'Ivoire et des *Tusian* de l'actuel Burkina Faso. Pour les deux (02) premiers groupes sociaux, I. B. Kaké (1983 : 94) nous enseigne que :

« Après sa fondation, le royaume d'Ifé était agressé à plusieurs reprises par les Ibo. Les traditions attribuent son salut à l'héroïsme d'une femme d'une beauté incomparable : Morémi. Celle-ci, devant les malheurs de sa cité, promit à la divinité locale d'user de son charme pour sauver ses compatriotes. Elle s'introduisit auprès du roi des Ibo, et découvrit ses secrets : les guerriers Ibo, déguisés en fauves, étaient, en fait recouverts de raphia. Morémi révéla tout aux Yoruba, qui finirent par vaincre les Ibo. Mais les dieux, en ces temps-là, ne faisaient rien pour rien. La divinité exigeait de l'héroïne le sacrifice de son seul fils, Ela Olorugbo. Elle s'y conforma malgré sa grande douleur. On pense [Nous pensons] ici au sacrifice de la reine Pokou, fondatrice du royaume Baoulé (...). Tout cela dit le rôle important joué par les femmes dans l'histoire de l'Afrique. Elles n'ont jamais hésité, pour la survie de leur peuple à sacrifier soit leur personne, soit ce qu'elles ont de plus cher au monde, leur enfant ».

Pour ce qui est des *Tusian*, il faut dire que lorsqu'une situation d'ordre naturel dépasse l'entendement de la gente masculine et donc peine à s'en sortir, ce sont très souvent les femmes qui s'y mettent pour demander à Dieu, aux ancêtres et aux esprits bienfaisants la solution à la difficulté. C'est ainsi qu'en cas d'une grave sécheresse et que malgré tous les sacrifices, "le ciel ne répondait pas", le dernier recours de la société *tusian* était les femmes qui devaient sortir pour « pleurer la pluie ». C'est un rituel extrême auquel les femmes se livraient presque au prix de leur dignité. Lorsque le jour fixé arrivait, aucun homme ne devait sortir de sa case avant la fin du rituel. Les femmes se déshabillaient et ceignaient simplement

autour des reins des feuilles ; puis elles entreprenaient une marche de lamentations dans le village afin de bénéficier de la grâce du ciel et d'obtenir ce liquide qui donne la vie et l'entretien (S.F.A. Coulibaly 2021 : 121). Il convient aussi de rappeler le culte de la femme (culte de *Dewè*) pratiqué par les Lorhon et les Koulango du Sud-ouest de l'actuel Burkina Faso en mémoire d'une femme qui serait à l'origine d'un exploit guerrier et depuis lors ce dernier est observé au cours des expéditions guerrières (M. Père, 1993 : 39).

En plus de cette importance contribution de la femme *viéwo* dans la pratique de la religion du terroir, celle-ci est aussi d'un apport inestimable dans le développement social du *Viguéra*. Il s'agit entre autres du prestige social qu'elle confère à son matrilignage, du développement du réseau de parenté pour son celui-ci, du dynamisme qu'elle assure à son groupe social et de son rôle de police de la cour conjugale. Le rôle de prestige social du matrilignage assigné à la femme *viéwo* est lié à sa forte fécondité. En effet, selon l'imaginaire social de ces civilisations précoloniales de l'Afrique de l'Ouest, il est admis qu'avoir beaucoup d'enfant est une source de prestige. Cela devient important lorsque ces derniers sont à majorité des filles. Ainsi, elles contribuent à développer un réseau de parenté à travers les alliances matrimoniales qu'elles permettent de nouer. Ce réseau de parenté ainsi créé constitue une source de prestige social car il représente une force pour cette femme et son matrilignage sur laquelle ces derniers pourront compter en cas de besoin.

En outre, la femme *viéwo* à travers l'importance de sa fécondité assure à son matrilignage du dynamisme. En effet, sur le plan social, les *Viévon* pratiquent un système de filiation à double descendance, c'est-à-dire bilinéaire à prédominance matrilinéaire (H. Ouattara, 2021 : 229-230). En adoptant ce type de système de filiation, les *Viévon* accordent une prééminence à la femme sur les enfants par rapport à l'homme. Ainsi pour un matrilignage donné, le dynamisme du groupe est fonction de l'effectif de femme dont il dispose et de leur capacité de fécondité. Ce dynamisme permet ainsi de renouveler les générations et de perpétuer un important réseau de parenté, toute chose qui contribue au prestige social du groupe. C'est dans cette logique qu'il faut comprendre les noms de femme associés à celui du matrilignage minimal (H. Ouattara, 202 : 234). Ce rôle assigné à la femme *viéwo* est connu aussi de certaines civilisations de l'Afrique noire précoloniale. Il s'agit par exemple du cas des Akan de la Côte d'Ivoire chez qui dans le cadre du contrat de mariage, la femme attend de son époux qu'il lui donne une descendance nombreuse qui viendra agrandir son matrilignage (H.D. Diabaté, 2013 : 13).

Enfin, pour ce qui est de son rôle de police de la cour conjugale qu'elle joue, il faut noter que la femme *viéwo* est chargée d'assurer dans son foyer la propreté des cases d'habitation, de l'intérieur de la cour, des enfants et des habits de l'homme. Vue à l'extérieur, l'image qu'elle présente est considérée comme étant le reflet de l'intérieur de sa maison. Dans cette dernière, qu'elle doit régulièrement assainir, la femme *viéwo* a le devoir d'assouvir la faim de tous les membres de la cour et de tout visiteur en cuisinant quotidiennement en quantité et en qualité. C'est pourquoi, dans cette société une femme qui n'arrive pas à accomplir ces tâches est méjugé. Ainsi, afin d'apprécier les qualités de la future mariée dans ces tâches, il est d'usage dans la société *viéwo* que celle-ci séjourne durant les fiançailles dans sa belle-famille (H. Ouattara, 2021 : 214-221). C'est à elle aussi d'assurer la sécurité sociale et la préservation des valeurs culturelles de la famille à travers l'éducation des enfants.

De l'analyse précédente, nous retenons que la femme dans la société *viéwo* joue un rôle très important dans la vie socio-culturelle. Sur le plan culturel, elle est une actrice indispensable dans l'observation des rites liés à la religion du terroir. Dans le domaine social, elle contribue au dynamisme de son matrilignage, à son prestige social et à la sécurité sociale de sa famille conjugale.

Conclusion

Au terme de cette étude et sur la base des sources que nous avons pu exploiter, il ressort que, la femme a joué un rôle très capital dans le développement économique, politique et socio-culturel des *Viévon*. Ainsi, cela permet de battre en brèche cette thèse occidentale selon laquelle la femme africaine est non émancipée et marginalisée. Il s'agit en effet d'une méconnaissance des réalités de ces sociétés africaines qui ont amené l'occident à tenir de tel jugement à l'encontre d'elles. Dans cette société *viéwo*, ce sont plutôt des actions de complémentarité qui lient l'homme à la femme.

SOURCES ORALES ET BIBLIOGRAPHIE

Source orale

N° d'ordre	Nom et Prénom	Fonction / Statut	Age Approximatif	Date de l'enquête	Lieu de l'enquête
1	OUATTARA Aliè	Cultivateur	68	31.08.2018	Kokara
2	OUATTARA Balan	Notable	73	30.08.2018	Kona
3	OUATTARA Bamory	Notable	70	24.08.2017	Karangasso
4	OUATTARA Bordion	Ménagère	56	27.12.2018	Kokara
5	OUATTARA Dakoun	Cultivateur	63	31.08.2018	Kokara
6	OUATTARA Issa	Notable	58	06.05.2019	Kpombougou (Bobo-Dioulasso)
7	OUATTARA Karamogo	Marabout	84	06.05.2019	Kpombougou (Bobo-Dioulasso)
8	OUATTARA Maawa	Ménagère	60	27.12.2018	Kokara
9	OUATTARA Moulaye	Cultivateur	70	24.08.2019	Dérégouan
10	OUATTARA Nansa	Ménagère	72	28.12.2015	Madina (Karangasso)
11	OUATTARA Pigné	Chef de village	67	11.06.2017	Djosso
12	OUATTARA Sonna	Ménagère	87	23.03.2011	Lèguè

Références bibliographiques

COULIBALY Siè François d'Assise, 2021, *Histoire de l'aire culturelle Tusian, du XVI^e siècle à 1960*, thèse unique de doctorat, non publié, Ouagadougou Université Joseph KI-ZERBO, 502 pages.

DÉPOLTEAU François, 2010, *Méthodes en sciences humaines ; la démarche d'une recherche en science humaine : de la question de départ à la communication des résultats*, Paris.

DIABATÉ Henriette Dagri, 2013, *Le Sanvi, un royaume Akan (1701-1901)*, Tome 2, Paris, Karthala.

GUILHEM Marcel, TOÉ Sylvain et HÉBERT Jean, 1962, *Histoire de la Haute-Volta, l'Afrique-le Monde*, Paris.

HALPOUGDOU Martial, et alii (dirs), 2012, *Le royaume de Boussouma des origines à la fin de l'occupation coloniale*, Paris, Karthala.

HÉBERT Révère Père Jean, 1961, « Samory en Haute-Volta », *Etudes Voltaïques*. Ouagadougou : IFAN, mémoire n° 2, nouvelle série, p.2-55.

HÉBERT Révère Père Jean, 1995, « Une grande figure de Bobo-Dioulasso : la princesse Guimbé Ouattara » : 509-522, in Gabriel, Mansa et Madiéga Youngbaré Georges, (dir.), *La Haute-Volta coloniale*, Paris, Karthala, collection Homme et société.

KAKE Ibrahima Baba, 1983, *La saga des peuples d'Afrique*, Paris AMI.

KI-ZERBO Joseph, 1978, *Histoire de l'Afrique Noire d'hier à demain*, Paris : Hatier.

OUATTARA Harouna, 2021, *Le Vigüera du XVème à 1960*, thèse unique de doctorat, Ouagadougou, non publié, Université Joseph KI-ZERBO, 438 pages.

PÈRE Madeleine, 1993, « Séjour des Lorhon Koulango chez les Gan du Burkina Faso », *Découvertes du Burkina Tome II*, Paris-Ouagadougou: SÉPIA-A.D.D. B, p.10-101.

SANOKO Soumaïla, 1998, *Histoire du royaume du KénéDougou des origines à 1898*.

TAUXIER Louis, 1917, *Le Noir du Yatenga, Mossis, Nioniossés, Samos, Yarsés, Silmi-Mossis, Peuls*, Paris : [en ligne] in www.google.com. Téléchargé le 30/ 06/ 2017 à 7h45mns en PDF, 793 pages.

TRAORÉ Dominique, Sd, *Notes pouvant servir à l'histoire de l'Ouest Volta*. Document du C.E.S.A.O : dactylographie, 24 pages.

VANSINA Jan, 1961, *De la tradition orale, essai de méthode historique*, Belgique : Tervuren.

Harouna OUATTARA est Enseignant-Chercheur en Histoire africaine, Histoire politique et sociale, à l'Institut des Lettres, Sciences Humaines et Sociales à l'École Normale Supérieure de Koudougou. Il est spécialiste de l'histoire des sociétés et civilisations précoloniales et coloniales

Harouna OUATTARA
Enseignant-chercheur
École Normale Supérieure de Koudougou
harounaouattara84@gmail.com
